

LE DOSSIER DE PRESSE  
DE "GENEVIÈVE"

(SUITE)

P. FORGERON

(Combat, décembre 1936)

(Le nom de l'auteur de ce bref article, paru dans la revue fondée et dirigée par Jean de Fabrègues et Thierry Maulnier — qui révisait des monarchistes prenant leurs distances par rapport à l'Action française —, paraît être un pseudonyme.)

André Gide donne, avec *Geneviève*, la suite de *L'École des Femmes* et de *Robert*.

Geneviève a quinze ans — dix-sept ans à peine, à la fin du récit. Dès l'abord, l'auteur nous la montre en face de ses parents : méprisant Robert, adorant sa mère. Ensuite, il peint l'éveil de la puberté, les sentiments nouveaux — pour la première fois passionnés — qu'elle subit sans pouvoir leur donner un nom, sans discerner leur nature. D'une flambée de quelques mois pour une amie de classe, Geneviève va sortir mûrie, un peu durcie, plus audacieuse, soudain lucide. Sa confidence se termine au moment où elle devine, bien plus qu'elle ne l'apprend, le secret de sa mère.

On retrouve dans ce petit livre la séduction de *Paludes* et du *Prométhée mal enchaîné* : l'art de la nuance, les ébauches de propositions, le refus de conclure, et la pureté.

Ce style est un prodige : avec les mots les plus simples, les plus quotidiens, par le moyen de phrases dépouillées de toute recherche de construction, arriver à exprimer, non seulement le moment ou le fait dans son ac-

tualité, mais encore l'atmosphère qu'il crée, le sens qu'il possède et les conséquences qu'il entraîne.

Deux choses, à première vue, semblent permettre tant d'abondance intérieure : l'une, c'est que toute affirmation est suivie, parfois même précédée, de sa concession ou de sa négation ; l'autre est une tendance à l'abandon qui ne se résoud ni à formuler, ni à déterminer, ni à choisir. Dans Geneviève, c'est l'homme du non-choix, l'homme de l'évasion et de l'équivoque qui revit.

GABRIEL BRUNET

(Je suis partout, 28 novembre 1936)

*(Jeune frère de Candide, Je suis partout, "grand hebdomadaire de la vie mondiale" lancé à la fin de 1930 par Arthème Fayard, est progressivement devenu la tribune du fascisme français depuis le 6 février 1934 et surtout les élections de Front Populaire de mai 1936. Gabriel Brunet, romancier et essayiste, y assure la critique des livres, en alternance avec André Bellessort depuis le printemps 1932.)*

#### UN RÉCIT GIDIEN.

Le récit que nous présente M. André Gide lui aurait été adressé par une jeune femme qui, dans une lettre, aurait exprimé les raisons qui l'ont poussée à écrire. Pareil artifice n'est pas nouveau, il conserve cependant tous ses droits et il peut donner au romancier certaines libertés précieuses. Geneviève, à l'entendre, ne songe pas du tout à composer un roman au sens habituel du mot. Force renseignements qu'ont coutume de donner les écrivains d'imagination sur la personne et la vie des personnages, sur les milieux qui les imprègnent, sur les décors qui les entourent, n'ont que faire avec son dessein. Elle s'en dispense résolument. Si elle évoque une tranche de sa jeunesse entre sa quinzième et sa dix-septième année, c'est parce qu'une telle période de sa vie lui a posé des problèmes qui comptent pour la femme d'aujourd'hui. Elle va donc jusqu'à dire que son récit lui apparaît moins important que certaines considérations qu'il lui suggère. En songeant aux jeunes femmes qui réfléchiront sur son aventure, elle déclare même que divertir lui importe moins qu'avertir ! Puisse donc son aventure servir "d'enseignement" !... Voilons-nous la face : cette Geneviève permet à M. André Gide de retrouver le vieux mot "instruire" que nos classiques assignaient comme un de ses buts à l'œuvre d'imagination. La liberté d'innover, qu'a revendiquée souvent M. Gide, s'accompagne dans son esprit d'une autre

liberté : celle de retrouver à l'occasion quelque large voie frayée par nos prédécesseurs. Pareille forme d'indépendance n'est pas déplaisante. Si la liberté d'innover se prive de la liberté de prendre en considération tel ou tel effort de ceux qui ont cherché avant nous, elle n'est qu'une bien indigente liberté.

Geneviève dit fort souvent que ses buts sont fort différents de ceux de M. André Gide. Pourtant, je me suis diverti à constater que ce qu'elle rejette du récit, ce sont les éléments mêmes que M. André Gide tend à négliger lorsqu'il fait acte de narrateur. Si j'avais place pour de plus amples développements, j'aimerais montrer avec quelle adresse extrême M. Gide se sert de cette Geneviève et pour conserver certaines positions et pour en essayer d'autres tout en laissant la pleine sensation que rien des méthodes de Geneviève ne lie l'écrivain André Gide pour l'avenir. Dès qu'il s'agit de M. André Gide, pourquoi donc le mot "adresse" se présente-t-il d'abord à mon esprit ? Et même l'expression génie de l'adresse !...

o

Goethe a dit de Sophocle qu'il ne part pas d'une idée mais d'une légende. Il m'apparaît, à tort ou à raison, que dans *Geneviève*, M. André Gide est parti de problèmes et que l'histoire et les caractères eux-mêmes ont été enfantés par les problèmes que l'écrivain a voulu poser.

L'héroïne est tout animée par un problème fort actuel : celui des possibilités qui s'ouvrent à la femme moderne dans une époque où les circonstances l'ont appelée à faire la preuve de qualités qu'on mettait jusqu'ici fort mauvaise grâce à lui accorder. Le livre est donc une *Nouvelle École des Femmes* au moment où il s'agit pour la femme non de "souhaiter" sa liberté, "mais de la prendre !"... Présentée tout d'abord comme élève de lycée, Geneviève est une cérébrale. Et elle possède une famille. M. Gide n'a jamais caché ses sentiments pour la famille. On va donc munir Geneviève d'un père tel que son droit de ne pas le prendre au sérieux, voire de le mépriser, puisse apparaître comme la chose la plus naturelle du monde. Je soupçonne que ce père a été créé pour poser le problème du droit des adolescents à juger leurs parents au lieu de rester volontairement aveugles à leur égard. Aussi bien, Geneviève revendique un droit de "franchise" poussé jusqu'au "cynisme", bien persuadée que la plupart de nos maux viennent du manque de courage à regarder en face et lucidement toutes les questions dont aucune ne doit être interdite à l'examen. Voilà qui est d'un optimisme un peu grand ! Je crois plutôt que la vie nous offre à profusion deux sortes de maux : ceux qu'engendre l'ignorance timo-

rée et ceux qu'engendre la connaissance incisive de ce qui est. Toujours est-il que le père de Geneviève est un fantoche fort savoureux qui ne cesse de se jouer la comédie à lui-même. Esprit flottant sous des airs décidés, âme veule sous des dehors intransigeants, esclave de l'opinion sous des allures émancipées, et, comme il convient, amateur de grands gestes et de paroles ronflantes qui masquent le vide intérieur. Une mère, par contre, modeste d'allures, mais d'une noblesse secrète qui ne se révèle pas au premier coup d'œil. Geneviève est fascinée par une camarade d'études, Sara Keller, fille d'un peintre, "belle d'indolence" comme la Sara des *Orientales*, et qui dit les vers avec une voix qui ensorcelle. Les sentiments troubles, indécis, mal conscients de leur vraie nature que Geneviève éprouve pour Sara nous sont présentés ou plutôt suggérés avec autant de tact que de délicatesse. Une autre camarade d'études, Gisèle Parmentier, nature fine et d'intelligence vive et élevée, intéresse également, mais d'une manière tout autre, Geneviève. Or, Gisèle, elle aussi, est envoûtée par la magnifique et ardente Sara. Et cela nous vaut encore une peinture à la fois enveloppante et indécise des sentiments vagues et complexes qu'abrite cette amitié de Geneviève pour Gisèle et qui mêle l'élan d'estime et de sympathie à une jalousie secrète, et qui hésite à se connaître, pour l'autre jeune fille qui aime Sara. Il y a, dans l'esquisse légère et pénétrante de ces sentiments de jeunes filles, une discrétion et une sûreté de touche qui rencontrent la note exquise.

Mettre leurs parents en rapport, de manière à se rencontrer en dehors du lycée, voilà à quoi songent nos jeunes filles. Et voilà qui donne au père de Geneviève l'occasion de se montrer dans toute sa grotesque mesquinerie. Car on apprend que Sara est juive et que le ménage de l'artiste son père n'est pas légitime ! Le père de Geneviève plane en paroles au-dessus de tous les préjugés, mais, dans ce cas concret, il sent que des gens comme cela ne sont pas "de son monde" !

Les trois jeunes filles respirent l'air de leur temps et leur amitié n'est pas faite que de papotages. Le problème de la femme dans la société moderne est l'objet capital de leurs entretiens et elles vont jusqu'à fonder à elles trois une société, l'I.F. (Indépendance Féminine), qui caresse de hautes ambitions. Vous devinez les questions qu'on y peut agiter : la femme construisant sa vie sans l'appui de l'homme, la femme devenant mère sans être asservie par le mariage, et autres thèmes du même genre. Vous verrez comment se rompent les rapports entre Sara et Geneviève et comment celle-ci, retirée du lycée, paie

d'une grave maladie la crise d'âme qui en résulte. Vous verrez ensuite une autre phase de la vie de Geneviève, esprit très clair, très positif, bien orienté vers les réalités pratiques, aussi défiante des fictions de la poésie que des essors de la métaphysique, et qui ne cesse de méditer sur les "prérogatives de la femme". Ignorante de tous les sentiments complexes de l'amour, c'est uniquement par la réflexion lucide, à froid pourrait-on dire, qu'elle croit pouvoir résoudre tout ce qui touche aux rapports de l'homme et de la femme. Une sorte d'ivresse cérébrale la subjugué dès qu'il s'agit de l'affranchissement de la femme et de sa revendication de liberté dans sa vie d'amante et de mère. Elle envisage tous ces problèmes avec une logique aussi intrépide qu'ingénue. Car le monde de fièvres, d'orages et d'étrangetés qui est celui de l'amour, quand la chair et le cœur et l'imagination entrent en jeu, elle n'en soupçonne rien. Avec une audace inouïe d'adolescente, qui pose en termes strictement intellectuels des questions qui se mêlent d'éléments de tout autre nature, sa hantise de la libération de la femme lui fait concevoir un projet étonnant et inouï dont l'audace extrême égale la candeur extrême, et qui traduit aussi une protestation sourde contre la famille telle qu'elle lui est apparue sous le règne de son père... La tentative pour réaliser ce projet lui fait deviner des perspectives inattendues sur la question...

o

La narration de Geneviève, très gidienne d'allure, a de bonnes raisons pour intéresser certains tempéraments, et de non moins bonnes raisons pour ne pas agréer à d'autres. Il en est ainsi pour toutes les œuvres d'art d'un type très défini. L'extrême modération du ton s'unit à la hardiesse des problèmes soulevés. C'est un art très savant, très médité et qui, pleinement lucide, s'efforce de toujours laisser son lecteur lucide. Art où comptent beaucoup les abstentions et les privations ! Une sorte d'ascétisme artistique qui mesure très strictement leur place au pittoresque, aux sensations et au pathétique, voire à la sensibilité. Un art très volontaire de l'endèçà qui fuit l'effet ; un art de la tension sourde qui refuse de pousser ses moyens jusqu'au saisissement. Art qui éveille la soif du lecteur et s'interdit de la combler, préférant le laisser sur je ne sais quelle sensation d'irritation et d'inapaisé. Art qui laisse beaucoup de choses dans le suggéré, qui amorce un mouvement dans l'âme du lecteur et lui demande de le continuer par ses propres ressources. Art qui marie bizarrement je ne sais quelle pétulance à une réserve un peu froide. Art qu'on estime et qui cependant en fait désirer un autre plus li-

bre d'allures, moins prémédité dans tous ses détails, plus accueillant aux caresses du monde, aux frémissements de l'âme, et qui, plus touffu et plus épanoui, donnerait plus de place aux ébats spontanés et bigarrés de la vie. On est intéressé toujours, on voudrait être parfois un peu plus pris, un peu plus ravi, au sens que Boileau donnait à ce mot lorsqu'il songeait à Racine. On souhaiterait parfois aux personnages un peu plus d'épaisseur charnelle ; il arrive qu'ils vous apparaissent comme des objets qu'on conçoit plutôt que comme des présences qui vous envahissent. On voudrait, à l'occasion, ne pas rester autant séparé d'eux et se sentir mieux emporté au sein de leur vie. Au fond, je veux dire simplement que toute œuvre d'art très nettement caractérisée et qui se légitime par des qualités très évidentes, en même temps qu'elle se justifie, justifie de quelque manière un art en partie contraire.

#### GONZAGUE TRUC

(*Revue Hebdomadaire*, 46<sup>e</sup> année, t. IX n° 37,  
11 septembre 1937, pp. 135-41)

(*Maurrassien — provençal comme Maurras —, Gonzague Truc, fécond polygraphe, a souvent pourfendu la modernité en tous ses aspects. L'article qu'il donne sur Geneviève à la Revue Hebdomadaire laisse assez bien voir ses positions philosophiques.*)

#### M. ANDRÉ GIDE ET LA PURETÉ.

Très bien disposé pour M. Gide, décidé à passer sur sa frénésie affreuse et triste, à oublier toutes les faiblesses qu'il a avouées ou laissé voir, — croyant toujours que c'était de la force, — attaché à goûter ce style ingénieux et simple qui donne un moment l'impression d'une eau limpide, on ne peut rester longtemps cette dupe volontaire. Derrière le jour artificiel on devine la nuit immuable et sinistre : bientôt on en est enveloppé.

Les idées irritent, les sentiments désespèrent. Ce qui vraiment effraye dans cet auteur c'est l'impossibilité où il semble d'être pur. L'impureté est son essence, elle l'habite et l'imprègne, elle git au plus intime de l'organisme et jusque dans ses os, elle vibre dans chacune de ses fibres nerveuses et corrompt ses émotions les plus naturelles ou qu'il voudrait les plus généreuses ; rien de ce qu'il a regardé ne reste intact.

On saisit mieux où gîte l'erreur ou le mal en des

œuvres de petite dimension comme cette *Geneviève*, si courte mais si parlante, et qui, dans un ton discret, traitée avec une adresse qui va jusqu'au figuolage, fait apparaître, peut-être encore plus béante, cette double et incurable lésion de l'esprit et du cœur. M. Gide fait penser, parler, agir une jeune fille. Cela lui est arrivé plus d'une fois et plus d'une fois nous avons vu la jeune fille sortir de sa main avec cette flétrissure indélébile qui signe toute son œuvre. Cette *Geneviève* hait son père où elle a découvert un néant et un simulacre, se prend pour une de ses compagnes d'une affection on ne peut dire douteuse, puisqu'il n'y subsiste aucun doute, cherche ou se recherche et demande à un ami de la famille de lui faire un enfant par principe et par raison démonstrative. Telle est la forme que prend l'enfantillage chez ce moraliste à rebours.

C'est que précisément, il n'entend point que ce soit un enfantillage. *Geneviève* est bien à la recherche d'une raison ou d'une manière de vivre et à savoir de qui elle est fille nous devinons où elle la trouvera. Elle apparaît gidienne de nature, de propos et de comportement. Elle exècre et fuit l'innocence. Elle aspire au vrai, le vrai fût-il le mal. "Il me semble", lui fait-on dire, "que certaine perfection que je me défends ne saurait être obtenue qu'aux dépens de la vérité." Pesez cette parole insidieuse, demandez-vous ce qu'est cette vérité : rien d'universel, d'idéal ou d'abstrait, quelque chose qui colle étroitement à la personne et ne saurait s'en séparer pour être bon à d'autres ; l'avarice de l'avare — il est des avarices de toute sorte — le vice du vicieux, si une *Geneviève*, un Gide avouent le vice là où ils voient pointer le désir ? La vérité est bien ainsi chose "subjective", c'est-à-dire encore personnelle ; on refusera tout ce qui n'est pas soi ou ne sert pas soi, on ne consentira nul sacrifice qui ne serve la jouissance ou ne la diffère jusque dans un monde qui ne serait pas celui-ci. Il s'agit, pour la créature, non de se résorber dans l'univers, mais d'absorber l'univers ; il n'est pas question d'un créateur.

"Tout ce qui peut aider au progrès," lisons-nous encore, "tout ce qui peut aider l'homme à s'élever un peu au-dessus de son état actuel, doit être bientôt repoussé du pied comme un échelon sur lequel on a d'abord pris appui." L'image n'est-elle pas fautive ou incomplète ? Ne devrait-il pas y avoir *échelle* là où il y a *échelons* ; entendez : n'y aurait-il point de valeurs permanentes ou perpétuelles dont il ne faille jamais se dessaisir et qu'on illustre au lieu de s'en illustrer : humilité, charité, discipline, et cette mort des saints où les saints

ont découvert la vie ?

Autre formule, dans le même sens que celle-ci, autre sentiment suite d'un sentiment initial : "Je ne peux ni ne veux croire aux miracles. Si la femme se lève, c'est qu'elle pouvait se lever. Elle pouvait, mais elle ne savait pas qu'elle pouvait. Il fallait cette injonction et il lui suffisait d'elle pour lui donner conscience de son pouvoir." M. Gide ici, nous le savons trop, parle par son héroïne et apparaît dans son dernier aveu et sa naïveté, si nous pouvons employer à son propos ce mot si frais. Il est l'homme qui refuse le surnaturel, qui entend borner l'homme à l'homme et y trouver sans autre aide le secret de ses progrès et de sa perfection future, l'apôtre fervent et entièrement fidèle de ce marxisme dont la religion se fonde sur la destruction de toute religion parlant ou parlant d'un Dieu.

On ne quitte point le surnaturel sans être rejeté à la nature et il se pourrait que ce fût là l'explication finale de M. Gide. On ne se refuse pas à Dieu sans se livrer à soi et à ces forces de soi, pires et plus inflexibles que celles du monde physique ; on ne supprime pas Dieu, encore, sans s'instaurer à sa place en une divinité dérisoire. Nous avons suivi la démarche de cette jeune fille qui a voulu concevoir le monde à son image ou le façonner à son usage. M. André Gide n'a pas fait autre chose. Nous lui avons reproché de s'être nourri sans trop de choix de nourritures seulement terrestres. Rassasié, il désire que chacun de nous participe à ce banquet et songe à un univers égalitaire, rationnel et sympathique où un sage emploi des facultés de l'homme suffirait à assurer son bonheur : le rêve, empiré, de Rousseau.

Il est bon d'être flatté, il est beau d'être affranchi. Dans une double erreur sur soi et sur les choses, jointe au prestige d'un talent incontestable, nous avons le secret de l'influence de M. Gide. Il propose que tout serve et que tout cède à la joie, que s'abaissent devant les appétits les antiques barrières ; que la société comme la divinité mette les pouces, que la discipline ne figure plus qu'un heureux arrangement de la jouissance, que chaque aurore soit celle d'un soleil nouveau. Le moyen de résister ?...

On oublie seulement que la vie, par sa fin comme par sa nature, s'accommode assez mal de ces vues optimistes, que la mort ne lui donne guère l'allure d'une telle ivresse et que le désir n'est pas le bonheur. Le christianisme, que l'on combattait avec une âpreté si opportune, disait d'autres choses là-dessus.

Il disait que la Nature n'était naturellement ni le bien, ni le beau, ni le vrai ; que la raison restait impuissante et qu'il y avait une concupiscence. Ce n'était peut-être pas réjouissant ; cela permettait du moins de voir l'existence telle qu'elle est et de ne pas se tromper sur les remèdes ; cela explique, dans l'œuvre que nous étudions, une anomalie singulière.

D'où vient en effet que cette œuvre gidienne qui veut être joie, lumière, enthousiasme, s'avère, dès qu'on s'y avance un peu, non point seulement languissante et morbide, mais triste, lourde, sans air et sans horizon, enfin désespérante ? Comment l'art de l'artiste ne parvient-il pas à la relever et à la soutenir ? Ne serait-ce qu'elle faiblit dès le principe ?

Non, ni la nature inanimée, ni la nature animale, ni la nature humaine ne se suffisent ; et, à les considérer ou à les abandonner à elles-mêmes, on les découvre indifférentes ou cruelles, fatales et promptement dégénérées : le Russe Solovieff ne les définit-il point un "processus de corruption" ? La nature consciente en face d'elle seule se retrouve, en effet : fades velléités, fausseté, insatiabilité dans le mal seul, égoïsme atteignant son plus haut point dans sa vertu la plus haute, dans l'amour : la voilà. Qu'en espérer ? Cette faible lumière de l'intelligence prévaudra-t-elle contre des ténèbres impénétrables, cette sympathie débile contre ces appétits irrésistibles, ces joies passagères contre l'immanence et l'imminence de la mort ? Où irons-nous, que serons-nous s'il n'y a pas REVELATION, RACHAT ?

Les nier, n'est-ce point s'enfoncer délibérément dans la laideur, dans la terreur et le désespoir ? Or c'est bien là ce qu'on nous propose. Cette Geneviève, revenons-y, cette petite fille suffisante, féroce, méditant une libération totale, dressée contre les autres, non contre soi, ne songe pas à diriger sur elle son œil critique, veut ignorer que toute société est faite de contraintes, et n'a cure du prodigieux mystère qu'elle incarne. Elle reste insensible aux raisons profondes des disciplines qu'elle exècre, abusives et vite odieuses ou dangereuses, elle n'en discerne point la nécessité fondée sur notre infirmité congénitale ; elle admire sans la comprendre sa mère qui succombe en exerçant des fonctions d'infirmière ; elle se croit au seuil de la vie et n'assiste qu'à l'ouverture d'une faillite, une faillite avant commerce.

Nous avons dit que le très grand art de M. Gide ne parvenait point à colorer toujours une existence sombre à la fois et insipide, et qui ne se hausse à la joie que par un enthousiasme forcé où il entre une sorte de déses-

poir. Nous admirons beaucoup le talent de M. Gide. Il a des réussites comme celle-ci : "... Chez lui, le geste ou la parole précédait toujours l'émotion ou la pensée, de sorte qu'il restait toujours en retard et comme endetté sur lui-même" ; il en a d'autres, moins heureuses et qui trahissent non point, Dieu merci, le pédantisme ou la scolarité, mais une sorte de recherche un peu magistrale : "A vrai dire, je n'avais jamais analysé les composantes de ma résolution..." On n'a point ici la sensation de la vraie maîtrise ou du génie parce que ces hautes vertus ne comportent pas une certaine chose qui est là et en comportent une certaine autre qui n'y est pas.

Revenons à notre réserve première. Cette œuvre s'écarte de la pureté parce qu'elle n'apporte ni aménagement ni dédommagement dans l'existence et qu'elle s'y enfonce avec le désir de l'épuiser sans y rien trouver d'autre qu'elle-même, sans accepter hors de nous-mêmes aucun motif d'une exaltation de nous-mêmes. L'impureté est essentiellement la contamination de l'esprit par la matière ; elle est aussi la volonté d'un esprit particulier, amoureux de cette matière, curieux de n'en rien laisser perdre, ne souffrant point que rien lui en échappe qu'il n'ait marqué de son contact, de sa malice, de son insuffisance, de son infirmité même ; elle s'avoue enfin un désir de souillure universelle, un besoin de tout abaisser à la mesure de sa bassesse, de tout flétrir de sa flétrissure et devient par là une forme ou un ton de l'orgueil. Les personnages de M. Gide sont les héros de cette épopée à rebours. Ils se chargent au lieu de s'alléger, ils penchent vers la terre, ils aspirent toujours à plus de terre ou, s'ils se dépouillent, ce n'est point pour tenter un essor vers le ciel, mais pour plonger plus libres en leur nudité blême aux flots impurs.

La pureté selon la nature les fuit comme la pureté selon la grâce. Ils font horreur au chrétien ; ils n'eussent pas agréé au païen et nous doutons que Socrate se fût satisfait de leur dialectique. Si l'antiquité peuplait de dieux la terre, la mer, l'espace, c'est qu'elle ne se contentait non plus d'elle-même, qu'elle cherchait à se compléter — en s'oubliant — car dans l'idéal qu'elle concevait ainsi, elle prétendait réaliser précisément l'idée pure dans l'abstraction de la chair. Même quand elle se tenait à la vie, à la lutte, à l'administration du temporel, elle dépassait la personne, domptait l'égoïsme et assurait des fondations qui survécussent au fondateur. Ses héros s'affirmaient par le sacrifice d'eux-mêmes, non des autres ; ses criminels voyaient dans le crime un moyen, non une fin, et, loin de s'y délecter, n'y consentaient qu'avec répugnance. Alcibiade n'eût pas

eu plus de goût pour Lafcadio que le maître dont il était l'indigne disciple.

La sensibilité de M. Gide est une sensibilité romantique et sa conception du monde, du monde moral, une conception optimiste : autre double erreur qui fait de cet écrivain un des types les plus représentatifs et l'illustration dernière de l'homme moderne. Il marche à la révolte, voulant soumettre le monde et l'inconnu même à l'appétit individuel ; il s'abandonne à la plus folle confiance, faisant de cet appétit la mesure du bien ; il plonge l'univers dans l'anarchie ne reconnaissant que l'ordre ou le désordre personnels.

La source et la forme suprême de l'impureté, c'est l'orgueil. L'Impur absolu a été cet orgueilleux absolu qui, avant la naissance des âges, voulut ne devoir qu'à lui-même sa propre perfection et suscita la création d'un monde qu'il devait lui appartenir de souiller. Ainsi toute impureté est de Satan. Ce n'est pas la première fois que, parlant de M. André Gide, nous sommes amené à parler du Diable. Ce n'est point tant une image et une plaisanterie...